

Marie Jenna

par

M. de MARCEY

Tout le monde connaît les deux colombes qui boivent aux catacombes, dans un même calice. Aucune image ne saurait mieux figurer l'inspiration et la vie de Marie Jenna, cette âme que saint François de Sales eût qualifiée de *colombine*, et qui l'eût mérité par tout ce qu'il y eut en elle de simple et de pur. Un homme de lettres¹ la désignait naguère par ces deux mots : « poète et sainte ». C'est bien cela. Les deux colombes, qui n'en font qu'une, s'abreuvent chez elle de foi, d'espérance et de charité ; elles boivent ensemble au même calice, sans que la sainte nuise au poète ni le poète à la sainte, l'une et l'autre ne touchant pas terre, l'une et l'autre ayant des ailes qui se déploient largement pour aller à Dieu, ou qui se replient modestement sur les bords du calice.

S'il fallait continuer la comparaison, je dirais cependant que les chants de Marie Jenna n'eurent point la monotonie de ceux de la

colombe, et que d'ailleurs elle ne roucoula pas toujours. Les hymnes graves, les accents virils, les imprécations jaillirent parfois de son âme ; mais même alors qu'elle éprouva les saintes colères de Moïse devant les ingratitude de son peuple, même lorsqu'elle versa, dans des strophes de grand caractère, son indignation débordante, la colombe se montra chez elle dans sa candeur immaculée.

En réalité, cette femme dont la délicatesse fut toujours exquise, l'intelligence pénétrante, l'inspiration haute, l'esprit très fin, cette femme dont la piété fut aussi ardente que tendre, était essentiellement une âme ; une âme sur laquelle un corps pesa comme un étranger, quand ce ne fut pas comme un ennemi, une âme qui subit cette oppression du corps avec un grand courage, mais qui ne reconnut guère dans son oppresseur la moitié de son être. Non, et vraiment tout le monde en avait l'impression, *ils étaient deux* chez elle : le corps tyrannisant sa divine compagne, sans parvenir à la soumettre ; l'âme dominant ce serviteur indigne d'elle, alors même qu'elle lui cédait. On eût dit une juxtaposition, une association mal assortie, plutôt qu'une union, et surtout plutôt qu'une même et unique personnalité.

De là vient que Marie Jenna apparut à ceux qui la connurent comme une démonstration de l'existence de l'âme et de sa spiritualité. Ce moi immatériel si sûr de lui-même, cette âme qui s'affirmait imperturbablement dans un corps qui l'entravait et la trahissait, ce perpétuel antagonisme, cette lutte visible, semblait une preuve tangible et saisissante de la présence de l'ange, ou, comme disait l'antiquité, du Dieu.

Et en effet, « le Dieu tombé qui se souvient des cieus » sent fortement le poids de la déchéance, l'ardeur de la réhabilitation chez Marie Jenna. Être délivré de son corps lui paraît être le but à atteindre, le bonheur, l'existence complète. « On ne veut donc pas me laisser dans le repos, je suis si lasse !... De plus en plus j'aspire à la mort qui nous délivre ²... Je l'ai entrevue comme un repos ; comme une lumière, et maintenant c'est un sentiment d'envie que j'éprouve pour ceux qui sont morts dans le Seigneur ³... Je crois

que je mourrai bientôt, je le crois et je le désire⁴. » Cette aspiration se retrouve sous toutes les formes dans l'œuvre ou dans les épanchements intimes de cette âme, sans ombre de misanthropie. « Cela ne m'empêche pas, dit-elle, d'apprécier ce que Dieu nous a donné de bon et de beau en cette vie⁵ », et c'est en toute vérité qu'elle s'écrie : « Ô vous qui avez tressailli chaque fois que le beau se révélait à vous, chaque fois que le soleil se levait brillant à l'horizon, chaque fois qu'une belle âme humaine avait su s'exprimer !... Ô vous qui avez pleuré d'enthousiasme... je suis des vôtres⁶ ! » Il n'en faut pas accuser non plus la crainte ou l'horreur de la souffrance : « La joie révèle le ciel et la douleur l'achète, écrit-elle⁷. C'est tout d'avoir aimé, c'est tout d'avoir souffert⁸... La souffrance dilate l'âme⁹... » Et s'adressant un jour à *ce qui chante en elle* : « Va, ma pauvre muse, il y a trop longtemps que tu n'avais beaucoup souffert. Il faut te retremper aux sources de ton baptême¹⁰. » Ce n'est pas assez, elle ajoute : « On n'a pas besoin d'héroïsme pour remercier Dieu d'avoir souffert¹¹. »

Ni pessimisme, ni découragement. Elle dit en souriant quand la mort approche : « J'ai retrouvé de bons moments, mais ils ne m'ont rattachée que bien faiblement à cette terre de douleur¹². » C'est la nostalgie de la patrie, c'est aussi l'ardent désir d'être délivrée du poids de la chair, de ce corps de mort dont a parlé l'apôtre et qui l'a tant opprimée. « Qui nous dira les jugements de l'âme allégée par ce parfait désintéressement des choses qui passent ? Qui nous dira l'influence exercée sur elle par l'approche du monde surnaturel qui va la saisir tout entière¹³ ?... Ô mon âme, souviens-toi à l'heure de la mort de tous ces liens qui ont pesé si lourdement sur toi et dont tu vas être affranchie... Rappelle-toi ces frayeurs, ces humiliations, ces troubles que tu as rencontrés si souvent en ta condition terrestre... Rappelle-toi combien tu as été oppressée... Rappelle-toi ces heures de désolation et d'obscurité qui ressemblaient à une agonie... Ô mon âme, rappelle-toi que tu as beaucoup souffert... Bien souvent tu as désiré l'heure de la délivrance, et maintenant cette heure est venue. Et maintenant tu vas être débarrassée de ce corps de terre

comme du joug de la servitude. Et maintenant tu vas ouvrir tes ailes et te reposer dans le sein de Dieu ¹⁴. »

Avant d'aborder les poésies de Marie Jenna, car c'est au poète que j'en veux, bien que cette étude soit amenée par la récente mise au jour d'un volume de lettres ¹⁵, et que les dernières publications de la *Muse chrétienne* aient été deux volumes de prose ¹⁶ ; avant de toucher aux *Élévations*, toujours poétiques mais toujours *religieuses* ¹⁷, de cette âme, j'avais besoin d'indiquer cet état d'esprit qui nous établit dans un certain courant d'inspiration très particulier.

Chrétienne, cette muse le fut non pas seulement absolument, mais exclusivement. Elle le fut au point de ne pouvoir ni chanter ni écrire sans prononcer ou tracer le nom de Jésus-Christ, et de « n'aimer de la terre – dit-elle – que ce qui fait rêver du ciel ¹⁸. »

« Ô Jésus ! s'écriait-elle un jour, s'il pouvait m'être prouvé que vous n'êtes pas mon Dieu, je voudrais continuer à vous aimer et à vous obéir... S'il était possible que votre pensée ne fût qu'un rêve, c'est encore de ce rêve que je voudrais vivre !... » Et ailleurs : « Mon Dieu, j'aime bien ceux qui m'aiment, mais j'aime encore mieux ceux qui vous aiment ¹⁹. » Voilà pour elle, et quant à elle, la note tonique, celle qu'entendait si bien Émile Deschamp quand il disait :

D'une double auréole ayant la tête ceinte,
Vous priez tour à tour et chantez parmi nous ;
Et tous, ainsi que moi, diront à vos genoux :
C'est la voix d'une muse et l'âme d'une sainte.

Il faut partir de là.

« Je ne crois pas que la femme chrétienne ait jamais exprimé sa foi, son amour, ses tendresses, ses délicatesses d'âme, ses mystiques aspirations, son angélique humanité, d'une manière si haute, si éloquente, si gracieuse », disait Frédéric Mistral en lisant les *Élévations poétiques et religieuses*. Et Victor Fournel a ajouté : « Son inspiration a la pureté de l'hermine ; sa muse, chaste et pieuse, est immaculée comme une vierge consacrée à Dieu. »

Ne nous y trompons pas cependant, ces mystiques aspirations, cette angélique humanité et cette blancheur d'hermine, pourraient épouvanter quelques-uns de ceux qui n'ont jamais lu les œuvres de la « Muse chrétienne », laquelle n'a pas eu de son vivant toute la réputation qu'elle méritait. On peut avoir peur des grilles derrière lesquelles on imagine que la vierge se cloître ; on peut redouter les parages austères où l'hermine se dérobe, les sommets trop inaccessibles qu'habite la muse. En ce siècle surtout, qui veut qu'on lui parle sa propre langue, non celle de David, non celle de Corneille, non pas même celle de Dante ou celle de Milton ; en ce siècle qui demande à ses poètes, avant toute chose, d'aimer la nature, de la comprendre, de la peindre et, comme il le dit, d'en avoir *le sentiment* ; en ce siècle il est possible que de tels points de départ, de telles déclarations et de tels témoignages inquiètent.

Quoi ?... n'aimer de la terre que ce qui fait rêver du ciel ? Mais alors... – Alors, rassurez-vous. On peut appliquer à Marie Jenna ce qu'elle écrivait elle-même d'une autre : « Malgré la disposition à la mélancolie qu'elle se reproche quelquefois, Eugénie de Guérin est une âme de lumière. Elle chante comme un oiseau dès que la touche un rayon de soleil ou une parole d'amitié ²⁰. » Et, s'il vous faut des déclarations plus personnelles et plus formelles, écoutez, vous verrez si le sentiment de la nature fait défaut chez elle :

« Oh ! le soleil ! le beau présent de Dieu ! comme il change la couleur de la terre et la couleur des idées ! Parmi les douleurs humaines, je plains celle de l'aveugle qui ne les voit pas, et celle du mineur qui les voit si peu ²¹. »

« L'automne est la saison où j'aime le mieux à écrire ; il y a dans la nature quelque chose de calme et de mûr qui met l'âme en pleine possession d'elle-même : le fruit de la pensée tombe avec le fruit de l'arbre ²². »

« En passant au milieu des collines que j'aime, j'ai senti me monter au cœur je ne sais quelle sève de jeunesse et de poésie. Le brouillard du matin les couvrait à demi, il fallait deviner les sommets ; on eût dit que des lambeaux de nuages pendaient de leur couronne d'arbres... Tout cela est beau même sous le voile ²³. »

« Je plains ceux qui se lassent de ce qu'ils voient chaque jour ; c'est à la longue que l'âme se pénètre de la poésie intime des choses ²⁴. »

« ... C'est au soleil couchant les nuages que s'allument et s'éteignent, et dont on suit toutes les dégradations de teintes et de formes ; c'est la première étoile qu'on se montre du doigt ; c'est au village qu'on traverse les portes ouvertes et la flamme du foyer luttant avec les premières ombres de la nuit ²⁵... »

« Vous souvient-il du jour où, petit enfant, les pieds dans l'herbe, les mains pleines de fleurs, les yeux perdus dans le vague horizon, vous avez commencé à comprendre la beauté des œuvres de Dieu ?... La terre, si belle, vous apparaissait comme le temple de sa gloire, et, sans savoir encore bien lui parler, votre petite âme était un cierge brûlant dans ce temple ²⁶. »

« Ceux qui resteraient des jours entiers dans la contemplation de la nature n'ont pas de peine à croire qu'on reste l'éternité dans la contemplation de Dieu ²⁷. »

On le voit, je glane au hasard, et je rencontre partout ces impressions délicates et profondes... Toutefois, cherchons Marie Jenna où elle se trouve vraiment tout entière, elle et son très chrétien naturalisme, c'est-à-dire dans ses vers et dans ses chants. Chacun parle plus éloquemment dans sa propre langue que dans une autre, et la langue rythmée et rimée est essentiellement la sienne.

J'ai feuilleté ses différents recueils, en me demandant sous quel aspect lui apparaissaient, dans leurs périodiques transformations, les choses de la nature, et j'ai reçu de charmantes réponses touchant l'été, l'automne, l'hiver. En revanche, des stances consacrées au printemps sont ternes et surtout banales ; il n'y a rien en elle de l'universel mouvement et de l'universel enivrement que cause le renouveau. Peut-être cette âme était-elle trop pure et trop forte pour goûter cette molle et troublante saison des amours terrestres.

Laissons donc le printemps. Voici, dans les premières *Élévations*, une pièce intitulée :

EN HIVER

Non, je ne savais pas que tu pouvais, nature,
Au soir de ton été détacher ta ceinture,
Déposer ton manteau tissé des mains de Dieu,
Éteindre ton soleil et voiler ton ciel bleu ;
Laisser tes rameaux verts, à l'heure où le vent passe,
Pâlir et s'affaïsser sous un souffle de glace ;
Effacer sur les murs tes festons gracieux
Comme au bruit du matin s'efface un songe heureux ;
Puis, sans fleur qui parfume et sans rayon qui dore,
Sans herbe dans le pré, sans rossignol au bois,
Sans nids, sans fruits dorés, sans ombrages, sans voix,
Être si belle encore !

Et voici dans le même recueil :

CE QUE C'EST QUE L'ÉTÉ

L'été, c'est la vie
Qui chante et qui rit,
La sève endormie
Qui monte et fleurit ;
C'est le grand poème
Qu'écrit le Seigneur,
Le terrestre emblème
Du divin bonheur ;
De vertes dentelles
Pendant des rochers,
Des flots d'hirondelles
Autour des clochers ;
Des rayons qui teignent
L'argent du bouleau,
Des enfants qui baignent
Leurs pieds blancs dans l'eau ;
Des souffles qui passent,
Des fleurs qui s'enlacent
Le long des vieux troncs,
Et des demoiselles
Dont les blanches ailes
Effleurent les joncs ;
Des poissons sans nombre

Au fond du lac bleu,
Des sommets dans l'ombre,
D'autres dans le feu ;
Des agneaux qui bêlent,
Des gazouillements,
Des branches qui mêlent
Leurs embrassements ;
Des perles qu'égrène
Le vent de la plaine,
Des blés jaunissants,
Des fruits sur la haie,
Des mouches qu'effraie
Le pied des passants ;
Des touffes ombreuses,
Des murs de buissons,
D'où sortent joyeuses
Ailes et chansons ;
La verte colline
Où le bois dessine
Un royal bandeau ;
L'homme qui devine
Un monde plus beau...
.

Je trouve l'Automne dans les secondes et *Nouvelles Élévations*
poétiques et religieuses.

UN BEAU JOUR D'AUTOMNE

De la brise une tiède haleine
Chasse les brumes d'orient.
Sur la montagne et dans la plaine,
L'Automne expire en souriant.

Le soleil baigne toute chose
Dans les rayons de sa splendeur.
Le dernier papillon se pose
Joyeux sur la dernière fleur.

La vie au centre se recueille,
Rien n'est lugubre en cet adieu,

On dirait que l'arbre s'effeuille,
Sans regret, sous les doigts de Dieu.

Épis des champs, oiseaux, verdure,
Ont accompli sa volonté.
Tout se repose, et la nature
Déborde de sérénité.

Et l'homme, à cette paix immense,
Sent que les champs silencieux
N'ont à cacher qu'une espérance
En leur tombeau mystérieux.

Ainsi, chrétien, tu sauras être
Joyeux à ton dernier soupir.
Un jour aussi tu dois renaître....
Comme l'Automne il faut mourir.

Cette peinture des phases annuelles du monde qui se voit et qui révèle l'autre, est comme le fond du théâtre. Les acteurs viennent ensuite, les drames et les scènes se jouent au milieu de ce décor, et notre poète a une grande variété de rythme et de ton, une rare puissance d'émotion pour exprimer ce qu'elle a vu et senti. On peut certainement rencontrer au passage des négligences et des faiblesses : il y en a, par exemple, dans le *Beau jour d'Automne*, il y en a ailleurs ; mais le souffle, la pensée, le charme, ne font jamais défaut.

Te souviens-tu de la simple chambrette.
Aux pignons blancs,
Où nous avons passé comme une fête
Quatre printemps ?

Te souviens-tu des coteaux de bruyère
Et des senteurs
Que répandait, sous la chaude lumière,
La vigne en fleurs ?

Et des sapins à la rugueuse écorce,
Au noir manteau,

Et des grands bœufs aussi doux dans leur force
Qu'un frêle agneau ?

Te souviens-tu des plaines lumineuses,
Du blé vermeil
Que récoltaient les braves moissonneuses
En plein soleil ?

.

Ivres parfois d'air pur et de jeunesse,
Dès le matin
Nous nous disions, les pieds dans l'herbe épaisse :
« Allons bien loin ! »

Et nous allions, conquérants pacifiques,
Sans savoir où,
Sûrs de trouver des champs plus magnifiques.
Que le Pérou.

Et nous courions dans la plaine féconde
Comme des fous.

.

Vous qui passez sur nos pentes fleuries,
Sur nos sentiers,
Sous nos rameaux dont la feuille flétrie
Tombe à vos pieds,

Ne foulez pas indifférents la plaine
Où, si souvent,
Nous écoutions dans les branches du chêne
Le bruit du vent.

N'effrayez pas l'insecte qui voltige
Sur nos buissons,
Laissez-y croître et s'enrouler la tige
Des liserons.

.

De ces *Stances rustiques* – ainsi notre poète les a-t-elle intitulées – de ces stances, que j'abrège à regret, se dégage comme

une sensation de fraîcheur, et ce charme doux et profond qui est la caractéristique des poésies de Marie Jenna. À de telles impressions s'ajoute en général, chez elle, une mélancolie contenue qui tient – le mot est si employé que je me le crois permis – qui tient à tout ce qu'il y a de « vécu » dans cette science intime de la nature. Voici quelques exemples :

QUAND J'ÉTAIS PETIT

Quand j'étais petit, la nature entière
J'était ses reflets sur mon front rêveur.
Du soleil de Dieu toute la lumière
Passait, ce me semble, à travers mon cœur.
Des gerbes du pré que j'avais cueillies,
Le soir je rêvais près du buis bénit.
L'air était si doux, les fleurs si jolies
Quand j'étais petit !

Quand j'étais petit, ma courte prière
Comme un cri d'oiseau montait au Seigneur.
Si j'avais péché, mon regret sincère
Jamais ne laissait d'ombre à ma candeur.
Mon âme d'enfant suivait l'hirondelle,
Et d'un trait joyeux s'échappait du nid.
Rien ne me pesait... j'avais presque une aile
Quand j'étais petit.

Quand j'étais petit, je n'avais de peine
Qu'autant qu'en pouvait guérir un baiser.
Alors qu'en courant je perdais haleine,
Je trouvais des bras pour me reposer.
Chaque heure passait sans que je m'arrête
À peser l'instant qui s'évanouit.
Le temps n'était long qu'aux veilles de fête
Quand j'étais petit.

Quand j'étais petit, je ne savais lire
Que dans l'évangile ou le sein des fleurs ;
Où je paraissais, je voyais sourire ;
Jamais ma gaieté ne cachait de pleurs.
J'ignorais le doute et cette heure amère

Ou, les yeux s'ouvrant, le bonheur finit.
J'étais bien ainsi... J'avais une mère
Quand j'étais petit.

LA MANSARDE

Pour moi cherchez une demeure,
Si vous m'aimez, choisissez bien ;
Et que j'y vive, et que j'y meure
Sans que le monde en sache rien.

Il n'y faut pas beaucoup de place,
Il y faut moins de luxe encor :
Une table, un lit, peu d'espace,
Et la muraille sans décor.

Des vieux meubles je n'aurai honte,
Ni de la porte aux gonds rouillés ;
Qu'elle soit pauvre, et qu'on y monte
Par cent marches, si vous voulez.

Peu m'importe, je vous le jure !
Mais qu'au lointain je puisse voir
Un petit coin de la nature
Qui me parle matin et soir ;

Les flancs brumeux d'une montagne,
Une lande inculte, un sillon ;
Rien qu'une ligne où la campagne
Touche le ciel à l'horizon ;

Un bois perdu dans le mystère,
Un peu d'herbe... assez seulement
Pour que le rêve et la prière
Vers les cieus montent librement.

Marie Jenna est bien là avec son âme, sa grâce et son flexible talent. Je ne vois d'autre moyen de faire connaître cette poésie de la nature toute doublée de surnaturel, que de la citer, en choisissant les morceaux où l'accent est le plus personnel. Nul ne

se plaindra, j'imagine, si je fais encore entendre cette musique très spéciale et pourtant variée. En face de l'Océan, la muse s'écrie, saisie d'émotion :

Ô vaste mer, onde écumeuse,
Un instant si je pouvais voir
Trembler l'écharpe lumineuse
De la lune sur ton sein noir !

Si je pouvais mêler mon âme
Au long murmure de tes eaux,
Laisant ses vœux flotter sans rame
Comme les feuilles des roseaux !

Elle irait, se livrant entière
Au flot qui roule, à l'air, au vent,
Ou bien planerait, calme et fière,
Entre l'onde et le firmament.

Quels gouffres cachent tes abîmes ?
Quels freins retiennent ton courroux ?
Où s'en vont tes élans sublimes ?
Ô bruits profonds, que dites-vous ?

Ton flux jamais ne se repose
Un moment sur son lit sablé.
Le temps, qui calme toutes choses,
Passe en vain sur ton sein troublé.

On dirait que le flot qui gronde
A gardé sa sainte frayeur,
Océan, depuis que ton onde
A vu la face du Seigneur ²⁸.

Mais en présence d'un papillon étourdi, joyeux, ivre de ses amours et de sa courte vie, elle s'identifie au bonheur de l'éphémère et lui fait dire, parlant à l'homme :

À moi l'aubépine
Dont la brise incline,

Au bord de l'étang,
Le rameau tout blanc,
Le tapis de mousse
Si verte et si douce,
Où, lassé de voir,
Je m'endors le soir.

À moi clématite,
Rose, marguerite,
Clochette d'argent
Qu'agite le vent,
Que n'entend personne,
Mais qui tout bas sonne
Pour le papillon
Son doux carillon.

À toi l'espérance
Qui toujours s'élance
Du fond de ton cœur
Aux pieds du Seigneur.
À toi tout l'espace
Où son souffle passe,
Plus haut que les cieux,
Grand comme tes vœux ²⁹.

Il est cependant des cordes plus hautes quoique plus graves, des notes frémissantes et pleines que Marie Jenna fait vibrer de préférence. Si son christianisme n'a pas nui à son intelligence de la nature, s'il a contribué à varier tous les tons et les nuances de ses peintures, s'il a même avivé son amour pour les choses de la création en lui montrant en elles l'œuvre, l'image, le reflet de la beauté incréée, de la vérité substantielle, de l'idéal absolu, son christianisme toutefois n'a pas toujours eu besoin de recourir à l'œuvre, à l'image, au reflet, pour parler de l'absolu, pour chanter la vérité, pour donner, en un mot, la complète mesure de son inspiration :

Ô Christ ! Ô Rédempteur ! la terre te salue,
Elle jette à tes pieds son cœur et sa raison.
Écoute les accents de sa prière émue,

Hélas ! ils le peuvent trop souvent, sans doute ; mais c'est là cependant chez le malheureux, chez l'enfant, chez le pauvre, près de tous ceux qui pleurent, en un mot, qu'ils le peuvent le moins. Elle a si bien entendu descendre de la montagne le *Beati qui lugent*, qu'elle y revient sans cesse :

Ô mystère infini, mystère de souffrance !
Nous pouvons t'entrevoir enfin depuis ce jour
Où tomba d'une croix la plus grande espérance
Et le plus grand amour !
Je te le jure, ami : la vie et tous ses charmes,
Et les rêves dorés dont s'enivre le cœur,
N'ont rien, rien de si doux que ces premières larmes
Sur les pieds du Sauveur.

.
Mon Dieu ! qui n'a pas eu ces immenses détresses
Et cette heure ineffable où vous êtes venu ?
Qui n'a passé des pleurs aux saintes allégresses
Ne vous a pas connu.
Heureux les affligés ! dit la Vérité même
Heureux ! c'est vrai, mon Dieu ! quand vous avez parlé
Nous voulons bien souffrir, si le bonheur suprême
Est d'être consolé ³³.

Ainsi disait-elle encore à *un affligé* ³⁴ :

Si chaque heure a rendu ta coupe plus amère,
Si ton bonheur est tombé par lambeaux,
Si ton pied ne plus faire un pas en arrière
Sans se heurter à des tombeaux ;
Si l'avenir n'est plus que le morne silence
Et si ton cœur, pourtant, droit comme aux jours d'enfance,
N'a rien démérité des biens qu'il a perdus
Oh ! n'accuse pas Dieu, qui te juge et qui t'aime,
Et qui pose à ton front l'auguste diadème
Que porta le front de Jésus.
Vois-tu ? l'homme souvent ne sait ce qu'il désire
Ceux qui t'aiment pour toi demandaient le bonheur,
Et ton âme, ô chrétien, fut, aux yeux du Seigneur,
Assez grande pour le martyre !

Mais quand la douleur n'apporte avec elle rien de ce qui fait le martyr, quand les larmes ne sont point celles que Jésus glorifiait, quand il s'agit du suprême malheur, quels autres accents ! Je veux citer presque entière la pièce intitulée *Mort sans Dieu* ³⁵ :

Il est mort ! près d'ici son corps glacé repose,
Et puisque ton regard me demande autre chose.
(Va, mon cœur a du tien compris la question)...
Puisque la lèvre humaine est apprise à tout dire,
Et tout ce qui console, et tout ce qui déchire,
Frère, écoute... eh bien, non !
La foi n'a pas jeté de rayons sur sa couche,
Le crucifix n'a pas reposé sur sa bouche ;
De la coupe de mort il a bu tout le fiel.
Son œil voyait de loin la vie avec ses charmes,
Et de près l'agonie et ses amis en larmes,
Et n'a pas vu le ciel.
Un prêtre était venu.....

.
Mais lui, comme saisi de haine et de frayeur,
De sa force épuisée amassant tout le reste,
Debout, il repoussa de la voix et du geste
L'envoyé du Seigneur.
La nuit vint... son front pâle exprimait la souffrance
De l'âme qui frémit devant le vide immense.
Puis son regard fixé tout à coup se troubla,
Semblable au matelot quand le navire sombre,
Sa main semblait chercher je ne sais quoi dans l'ombre...
Et Dieu n'était pas là !
Dès longtemps il souffrait d'une douleur étrange
Et son esprit lassé de la terrestre fange
Avidement scrutait la vie et le tombeau,
L'ignorance pesait à cette âme inquiète...
Je sais ce qu'il fallait d'orgueil pour que sa tête
En soutînt le fardeau.

.
Ah ! maudits les docteurs de haine et de mensonge
Qui, l'esprit enivré de leur orgueilleux songe,
Où Dieu sema l'amour sèment le désespoir !
Maudits ceux dont le souffle éteint les saintes flammes,
Qui blessent en riant, et qui prennent des âmes

Que Dieu ne peut ravoïr !
 Lui, du moins, notre ami, n'a pas trompé les autres...
 Seigneur, vos jugements sont différents des nôtres :
 Nous voyons l'apparence et vous lisez le fond.
 Non, nul de nous ne sait ce que l'homme peut dire
 Alors que sur sa lèvre un dernier souffle expire,
 Et ce que Dieu répond.
 Mon frère, dis-le-moi, puis-je espérer ?... tu pleures !
 Hélas ! que cette vie a de poignantes heures,
 De douloureux tourments qui m'étaient inconnus.
 Ô frère, un mot d'espoir, un rayon de lumière !...
 Et puis, si tu veux bien, de notre vie entière
 Nous n'en parlerons plus.

Plaçons en regard de ces strophes profondément amères, qu'un rayon tremblant d'espérance éclaire à peine, quelques-unes de celles que Marie Jeanna a intitulées *la Mère du missionnaire* ³⁶. L'accent n'en est pas moins grave, mais comme nous sommes loin de ce poignant : *Nous n'en parlerons plus !* Quelle flamme, quelle espérance, quel enthousiasme héroïque :

Va, sans que rien t'arrête, où le maître t'envoie.
 Seigneur, c'est tout mon bien, c'est mon unique enfant ;
 Il fut pendant trente ans mon orgueil et ma joie,
 Mais vous le demandez... sa mère vous le rend.
 Nul souffle n'a terni sa robe d'innocence ;
 Le voilà devant vous, disciple obéissant
 Et plus cher à vos yeux qu'aux jours de son enfance,
 Il vous donnait son cœur, il vous offre son sang.
 Il s'en va... sa présence aujourd'hui m'est ravie,
 Mais il est tout à vous... je sais qu'il est heureux.
 Pour vous le conserver j'aurais donné ma vie
 Et son zèle d'apôtre a dépassé mes vœux.

.
 La fatigue et le froid t'accableront peut-être,
 Tu souffriras, mon fils... et je n'y serai pas !
 Mais celui que tu sers est un généreux maître,
 Et lui-même à nous suivre a fatigué ses pas.
 En leurs sombres cachots si la haine t'envoie,
 S'ils dressent leurs bûchers, oh ! que mon souvenir
 Ne mêle pas une ombre à ta céleste joie !

Si tu meurs pour la foi, si mon fils est martyr,
 J'irai, fermant l'oreille aux paroles humaines,
 Cacher dans le lieu saint mon trésor glorieux ;
 Sans entendre plus rien du bruit des choses vaines,
 J'irai, les pieds sur terre et le cœur dans les cieux.
 En ces pays lointains que ne puis-je te suivre,
 Pour l'honneur de mon Dieu m'exiler avec toi !
 Que m'importe à présent de mourir ou de vivre ?
 Mais vois... l'heure s'avance... ô Dieu, soutenez-moi !
 Qu'une minute encore en mes bras je te tienne !
 Sens battre sur ton sein le cœur qui te chérit...
 ... Et maintenant laissez une femme chrétienne
 Baiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ !

Victor de Laprade avait raison, cette muse n'est pas seulement religieuse et mystique, elle est absolument chrétienne, chrétienne, le dirai-je ? orthodoxe, autant qu'un chapitre de catéchisme, ce qui ne l'empêche pas d'être harmonieuse et vibrante au point de pouvoir servir d'argument à la thèse que soutenait jadis l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*. Assurément le christianisme de Marie Jenna est beaucoup plus complet, beaucoup plus doctrinal, beaucoup plus formel que celui de Chateaubriand qui, lui, ne recourait guère aux enseignements exacts du catéchisme mais une source de poésie coule chez l'un comme chez l'autre, une source à laquelle ni Ronsard ni Boileau ne s'abreuyaient³⁷. Nous avons entendu la chrétienne près du mort sans Dieu ; la voici près du vivant qui s'éloigne de Dieu.

.
 Il ne vous connaît plus ô douleur, ô tristesse !
 Le pauvre voyageur a perdu votre amour.
 Je l'avais pressenti, même parmi l'ivresse
 De son retour.

.
 Vous savez en quels vœux s'épanchait ma tendresse ;
 Vous savez si mes yeux qui pleurent aujourd'hui
 Pouvaient sans s'éclairer d'un rayon d'allégresse
 Tomber sur lui.
 Quoi ! nous ne l'avons plus ! le monde l'a ravi !

Le monde nous a pris cette âme de chrétien !
Quoi ! mes larmes n'ont donc, en tombant sur sa vie,
Servi de rien.

.
En vos étroits sentiers parfois le pied se lasse.
Quand un souffle brûlant sur son âme a passé
Que pouvait-il donc faire, ô Dieu si votre grâce
L'a délaissé ?

Ô maître ! qu'ai-je dit ? ma prière s'égare.
Le chagrin qui m'opprime a-t-il troublé ma foi ?
C'est l'homme qui de vous le premier se sépare.
Pardonnez-moi !

La vérité peut-être en lui n'est qu'endormie,
Peut-être que demain elle s'éveillera ;
Peut-être qu'il hésite et qu'une voix amie
Le touchera.

Mais s'il n'est plus à vous, si votre sainte flamme
S'éteint et va mourir... si vous partez, Seigneur !
Dites, le sauverai-je en offrant pour son âme
Tout mon bonheur ³⁸ ?

La voici ajoutant encore quelque chose à *ce sacrifice* ³⁹, et
immolant, pour la rédemption d'une âme, jusqu'au plus chaste
amour :

Quoi vous avez cherché la céleste lumière,
Et votre âme en priant n'a pas su la trouver 1
Mais j'ai promis cette âme à l'amour d'une mère,
Et je vais la sauver.

Ici, j'étais heureuse et ma vie était belle.
Je vais en me donnant vous acheter à Dieu.
Je ne vous verrai plus qu'en la vie éternelle.
Je viens vous dire adieu.

Il faudra bien qu'à lui le Seigneur vous amène,
Lorsque, près d'un mourant prosternée à genoux,
Sous ma robe de bure et mon voile de laine
Je le prîrai pour vous.

.
J'aurais peut-être dû boire tout le calice,
Emporter mon secret, sourire en m'éloignant.
Vous n'auriez pas compris... ce premier sacrifice.

Eût été le plus grand.
Oh ! que le Dieu clément, dont la grâce m'invite,
Pardonne si je suis faible encore aujourd'hui.
J'ai voulu vous revoir... maintenant je vous quitte
Et je suis toute à lui.

On le voit, la même inspiration amène le même rythme, la même coupe de vers, évidemment sans préméditation, la date et l'occasion de ces deux Élévations n'ayant nullement été les mêmes. Il y aurait là le sujet d'une étude sur les rapports du mètre et de la pensée. Mais une telle étude nous entraînerait trop loin et pourrait devenir une sorte de dissertation musicale. Je me contente d'appeler l'attention sur le fait lui-même, et d'observer que le vers et la strophe prennent plus d'ampleur, quand le poète ne parle pas dans l'acte et le moment même du sacrifice. Par exemple, quel souffle plus prolongé, dans ces accents d'une mère qui fait baiser le crucifix à son petit enfant :

Tu l'aimes ! c'est vers lui que tes deux petits bras
S'élèvent au matin... René, tu grandiras,
Et bien vite les ans mûriront ton jeune âge.
Il faudra détacher ta barque du rivage...
Hélas ! l'hymne joyeux dans mon âme s'est tu :
Quand tu seras un homme, enfant, l'aimeras-tu ?
.
Le Seigneur à la fois père et maître, demande
À l'enfant des baisers, à l'homme des vertus.
L'aimer quand on est grand, mon René, ce n'est plus,
Au signe de la main, souriant et docile,
Épeler lentement les mots de l'Évangile.
C'est, d'un bras généreux, rejeter loin de soi
La coupe des plaisirs, et, du haut de la foi,
Les regarder passer comme l'eau qui s'écoule ;
C'est porter pur et fier au milieu de la foule,
Le front qu'on a le soir incliné devant Dieu ;
. 40

Mettons après cela en regard la mesure et le rythme de la pièce intitulée *l'Enfant à l'église* ⁴¹, pièce assurément très différente de ton et d'inspiration, où, après avoir en fait de prière,

Dit tout ce qu'il sait,

l'enfant distrait s'échappe, court dans l'église, revient, et

Regarde sa mère,
Sans savoir comment
L'on peut, à cet âge,
En restant si sage,
Ne pas s'ennuyer,
Et, dans le silence,
Sans impatience
Si longtemps prier.

Mais voici le poète sous le coup de l'émotion vive et spontanée que lui causent les premières larmes de l'enfant ; nous revenons à la strophe quelque peu haletante de *Plainte à Dieu* et de *Sacrifice*, dont le quatrième vers tombe comme une larme ou comme un soupir :

Quoi ! tu le sais déjà, ce langage des larmes !
Et ton hochet qui brille et ton cygne argenté
Ne te consolent pas... Quoi ! déjà de leurs charmes
Es-tu désenchanté ?

.
L'homme, en ce pauvre monde, ô justice divine,
Pleure avant que sa lèvre ait dit son premier mot.
À peine un cœur y bat, que sa frêle poitrine
Éclate en un sanglot.

Et l'on dit : « Ce n'est rien, c'est un enfant qui pleure... »
Oh ! ce n'est rien, mon Dieu ! C'est l'arrêt sans appel
Prononcé par vous-même et qui pèse à toute heure
Sur chaque front mortel.

C'est l'éloquent sanglot d'une reine captive,
C'est le timide essai d'un long gémissement,
C'est un cri d'exilé : de son hymne plaintive

C'est le commencement.

« Ce n'est rien ! » C'est ainsi que l'homme, sur la terre,
À force d'en verser ne compte plus ses pleurs,
Et depuis six mille ans s'habitue au mystère
De ses longues douleurs ⁴².

Au contraire, pour nous raconter la simple et navrante histoire qui va suivre, c'est la strophe prolongée qui de nouveau se déroule, c'est même l'alexandrin, si favorable, non seulement à la narration, mais à l'émotion forte et contenue. Cela, avec une sorte de poignant refrain auquel deux mots suffisent :

Une enfant le guidait, pauvre petite fille !
Si légère à marcher, si frêle et si gentille !
À midi, quand sortaient les écoliers rieurs,
Distraite, elle écoutait leurs joyeuses clameurs.
De jouer à son tour elle avait bien envie,
Mais qu'elle aimait son père, et qu'elle était ravie
Lorsque l'aveugle, avant de rompre le pain noir,
Baisait ce petit front qu'il eût tant voulu voir !
Elle était vive et douce, on l'aimait au village.
La misère, le froid pâlissaient son visage
Et d'un cercle bleuâtre entouraient ses beaux yeux,
Ces yeux que le Seigneur avait faits pour eux deux !
Oh ! comme il eût voulu, son père, avoir pour elle
Du pain blanc, des jouets que chacun envîrait,
Un lit doux pour dormir, une robe plus belle...
Et l'aveugle chantait !

Un jour, il était seul... en sa pauvre chaumière,
La mort avait éteint son rayon de lumière.
Il n'avait pas vu, lui, ce signe menaçant,
Cette pâleur mortelle au front de son enfant.
Quand l'aveugle, mettant un baiser sur sa bouche,
N'entendit rien monter de la funèbre couche,
Il fallut bien y croire ! « Ô mère de douleurs,
Dit-il, ayez pitié ! » Puis il versa des pleurs,
Car les yeux sans regard ont des larmes encore.
Sur la couche il resta penché jusqu'à l'aurore...
Depuis, au cimetière on le vit quelquefois,
Cherchant de ses deux mains une petite croix.
Il savait ces chemins : la tombe et la chapelle !

Puis, aux lieux où l'enfant naguère le guidait,
En demandant l'aumône il s'en allait sans elle,
Et l'aveugle chantait ⁴³...

Je ne veux pas insister davantage sur une observation dont le seul but est de mettre en lumière la spontanéité, le naturel, la vérité de cette inspiration poétique, dont la langue est si adéquate à la pensée, et dont le fond produit la forme. Plusieurs ont dit que Marie Jenna procédait de Lamartine, et cette parfaite sincérité de style, cette adéquation de la forme et du fond ne sont pas pour démentir une telle assertion. Victor Fournel avait raison, d'ailleurs, quand il écrivait : « Le vol poétique n'a pas la large envergure des *Méditations*, mais le vol de l'âme va plus haut. » Plus haut ! certes, qui pourrait le nier ?... M^{gr} Mermillod a dit avec vérité que les chants de notre poète sont un *Sursum corda*. Mais enfin, s'il y a du Lamartine chez Marie Jenna, il y a certainement en elle du Coppée quand elle aborde la poésie narrative. Cette histoire de l'aveugle – que je n'ai pas reproduite tout entière, mais qu'en réalité ces deux strophes contiennent – je crois bien que Coppée l'eût racontée ainsi. Et peut-être eût-il écrit des strophes comme celles de

QUAND JE SERAI GRAND ⁴⁴

Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien... ma mère, tu pleures !
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais va ! j'ai huit ans !... mère, prends courage...
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage
Quand je serai grand.
.
Hier un méchant t'a jeté l'injure...
Il te voyait seule avec un enfant.
Des cœurs sans pitié raillent ta misère ;
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand.
Ton châle est usé ; ta robe de laine
Si vieille à présent, se soutient à peine.

Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver, toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée
Quand je serai grand.

.
Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse,
Et tout bas murmure en le contemplant :
« Enfant, sois béni !... mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand ⁴⁵. »

Une note bien rare, ou plutôt absente chez Marie Jenna, c'est l'ironie. Elle connaît bien l'indignation, elle manie même l'imprécation, elle hait le mal d'une *haine parfaite*, comme dit l'Écriture ; mais la moquerie n'est point au nombre des cordes de sa lyre ; à peine si le sourire très doux qui parfois erre sur ses lèvres, ressemble à l'ombre de l'ironie, et encore n'est-il alors qu'une forme de la sympathie. J'en veux citer un exemple ; il s'agit d'une mère que la mort de ses deux premiers enfants avait désespérée, et qui vient d'en avoir un troisième.

Celle qui, l'an passé, sanglotait à genoux,
Et qui voulait mourir... Vous en souvenez-vous ?
Sur le petit manteau va rattacher les franges.
Sa main, comme autrefois, entr'ouvre le rideau,
Et puis, elle sourit... L'enfant dort et deux anges
Planent sur son berceau ⁴⁶.

Je crois que ces fragments suffisent pour révéler et vraiment faire connaître ce souple talent. Cependant je ne voudrais pas clore cette étude sur une phrase poétique qui contient tout ce qu'il y a de plus rare chez notre poète : un semblant d'ironie, noyée dans un flot de tendresse ou de bienveillance. Il vaut mieux terminer cette symphonie par un accord dans le ton, et qui contienne les notes les plus habituelles de ces compositions *Émotions religieuses, Voix et Hymnes de la nature, Larmes des mères, Espérances divines ; Tristesses consolées par la foi, Prières*

chantées, Sourire d'Andromaque, la Mort, les Enfants, les Anges, l'Au-delà, tous les sujets de prédilection ; il me semble que le *cimetière d'Auray*⁴⁷ contient cela, et l'exprime dans la langue propre et personnelle de Marie Jenna :

Dix jours ! un mois ! cinq ans ! c'est le côté des anges...
Et j'avance, et toujours : un an, six ans, deux mois !
Des herbes et des fleurs, et des chants de louanges
Sur de petites croix.

Oh ! qui donc a creusé ces fosses peu profondes
Comme un sillon de grain que le Seigneur bénit ?
Oh ! qui donc a couché toutes ces têtes blondes,
Là, dans un même lit ?

Afin que le chrétien passant le saint portique
Pour méditer la mort et prier à genoux,
En foulant sous ses pieds cette terre angélique
Fasse un rêve plus doux ;

Pour que, loin des échos du cortège superbe,
Ce dernier bruit du luxe et de l'ambition,
Les petits chérubins puissent causer sous l'herbe
De résurrection.

Pour que, dans cet endroit, rien ne trouble et n'effraie,
Et pour qu'au dernier jour, l'ange de l'Éternel
Puisse moissonner là, sans démêler l'ivraie ;
Ses gerbes pour le ciel.

Je voudrais être ici lorsque, ouvrant leur paupière
Après ce long sommeil, cet ange, leur ami,
En les baisant dira : Chers petits, sous la pierre
Avez-vous bien dormi ?...

Je voudrais être ici quand, secouant leurs ailes,
Et d'un élan joyeux quittant ces froids berceaux,
Ensemble ils voleront aux fêtes éternelles
Comme un essaim d'oiseaux.

.

Et la lune montait sur les pins solitaires ;
Nous marchions en silence, et nous quitions émus
Cette terre sacrée où vont pleurer les mères
Et chanter les élus.

Oui, c'est bien là cette poésie qui, d'ordinaire, habite les régions moyennes, quoiqu'elle sache s'élever plus haut et qu'elle puisse à l'occasion faire jaillir l'éclair et tomber la foudre. C'est bien là le milieu où cette muse très chaste et très modeste aime à vivre et à chanter, alors que rien ne provoque chez elle les ardents enthousiasmes, les saintes colères et les grandes afflictions. Et c'est là aussi le charme et la grâce qui l'enveloppent comme un vêtement, comme le voile pudique et vapoureux des âmes qui dansent leurs célestes rondes au paradis de Fra Angelico.

« J'ai découvert – écrivait-elle à un ami ⁴⁸ – qu'il n'y a pas dans l'année de mois tout à fait triste... Novembre a son été de la Saint-Martin ; décembre est tout illuminé par la crèche de Bethléem ; janvier est le mois de l'amitié. En février, les premiers rayons du soleil et les petites marguerites. Il y faut penser... Il faut se faire, comme les enfants, toute une provision de joies qu'on met les unes au bout des autres, de ces joies si pures et si intérieures, qu'elles soient permises même aux affligés. » Ceci encore peint au naturel cette âme transparente, naïve et pieuse, sereine enfin jusque dans la douleur.

J'ai fini. On connaît maintenant « le poète et la sainte », on connaît les deux colombes et le sacré calice dans lequel elles boivent. Je ne veux ajouter qu'une parole, sage, profonde, juste, une parole de Marie Jenna, qui peut expliquer et son courage et sa réserve en face de la publicité : « Ce qu'il y a de meilleur pour entretenir le feu sacré dans l'âme du poète et de l'artiste, c'est une demi-célébrité qui est faite surtout de sympathie, qui chauffe le cœur plus que l'imagination, qui soutient l'enthousiasme sans l'exalter dans l'orgueil, qui, tout en éclairant les œuvres, laisse à l'auteur un peu d'ombre et beaucoup de liberté. »

Elle avait dit d'Eugénie de Guérin :

Elle cachait sa lyre et filait son fuseau,
Du laurier, bien souvent, le glorieux rameau,
En éclairant le front jette une ombre sur l'âme,
Et Dieu, gardien jaloux de ce doux cœur de femme,
N'a couronné que son tombeau ⁴⁹.

Pour elle-même, après avoir eu la demi-célébrité, faite de sympathie, que le *Contemporain* contribua jadis à entretenir, elle a aujourd'hui un tombeau auquel il tient à suspendre sa guirlande.

M. de MARCEY.

Paru dans *L'Université catholique* (Lyon)
en août et septembre 1889.

¹ Aimé Giron. Art. publié par la *France illustrée*, 12 mars 1889.

² Lettre à M^{lle} Mathilde Aussaut. *Marie Jenna, sa vie et ses œuvres*.
Étude suivie des lettres de Marie Jenna.

³ *Id.* à M. Albin Goudareau. *Id.*

⁴ *Id.* au R. P. Marie-Benoît. *Id.*

⁵ Lettre à M. A. Goudareau. *Id.*

⁶ Papiers inédits. Fragment publié par M. Lacoïnta. *Marie Jenna, sa vie et ses œuvres*.

⁷ *Pensées d'une croyante*.

⁸ *Id.*

⁹ Lettre inédite à M^{lle} Mathilde Aussaut. *Marie Jenna, sa vie et ses œuvres*.

¹⁰ Papiers inédits, publiés par M. Lacoïnta.

¹¹ *Pensées d'une croyante*.

¹² Lettre à M^{lle} Mathilde Aussaut.

¹³ *Pensées d'une croyante*.

¹⁴ *Id.*

¹⁵ « La Muse chrétienne », c'est le nom que Victor de Laprade donnait à Marie Jenna.

¹⁶ *Mes amis et mes livres*, 1883. – *Pensées d'une croyante*, 1887.

¹⁷ Le premier volume de poésies publié par Marie Jenna, en 1864, avait pour titre : *Élévations poétiques et religieuses*. Le second, imprimé

en 1868, portait encore ce titre : *Nouvelles Élévations poétiques et religieuses*.

18 *Pensées d'une croyante*.

19 *Pensées d'une croyante*.

20 Mes amis et mes livres.

21 *Pensées d'une croyante*.

22 *Pensées d'une croyante*.

23 Impressions et souvenirs, cahiers inédits cités par M. Lacoïnta :
Marie Jenna, sa vie et ses œuvres.

24 *Pensées d'une croyante*.

25 Cahiers inédits. Lacoïnta, *M. Jenna, sa vie et ses œuvres*.

26 *Pensées d'une croyante*.

27 *Pensées d'une croyante*.

28 *Nouvelles Élévations poétiques et religieuses*. Souvenir de l'Océan.

29 *Enfants et Mères*. Le Papillon.

30 *Élévations poétiques et religieuses*. Aux faux docteurs.

31 *Élévations poétiques et religieuses*. À M. Renan.

32 *Élévations poétiques et religieuses*. Consolation.

33 *Nouvelles Élévations poétiques et religieuses*. Beati qui lugent.

34 *Élévations poétiques et religieuses*.

35 *Élévations poétiques et religieuses*.

36 *Enfants et Mères*.

37 Non, pas même Boileau dans l'épître sur *l'Amour de Dieu*, œuvre de controverse dont la forme est encore satirique.

38 Plainte à Dieu. *Élévations poétiques et religieuses*.

39 Le mot *sacrifice* est justement le titre de la pièce elle-même.
Élévations poétiques et religieuses.

40 L'aimeras-tu ? *Enfants et Mères*.

41 *Enfants et Mères*.

42 Les premières larmes. *Enfants et Mères*.

43 L'aveugle. *Enfants et Mères*.

44 *Enfants et Mères*.

45 Aux enfants. *Enfants et Mères*.

46 Le troisième enfant. *Enfants et Mères*.

47 *Élévations poétiques et religieuses*, 3^e édition.

48 Lettre à M. Trébution.

49 Au Cayla. Sur la tombe d'Eugénie de Guérin. *Nouvelles Élévations poétiques et religieuses*.